

rellement la préférence à la fille du géolier, qui facilite son évaison. Il est repris. Nouvelle scène de rivalité et de jalousie entre les deux époux inconsolables. Macheath, important de nos éléments favoris, s'écrit fiévreusement : « Qu'on me mène à la mort ! » et le rideau tombe. On est surpris de voir un homme de méurs aussi décorés que Gay se jeter avec tant d'ardeur dans la satire politique. Le secret de sa colère est aujourd'hui connu. On lui avait fait espérer la plus brillante fortune à la cour, si, à la mort de George I^{er}, Walpole était remplacé au ministère par Bolingbroke. George I^{er} mourut; mais Bolingbroke ne fut pas ministre, et l'on offrit à John Gay une simple place de gentilhomme huissier de la princesse Louise. Quelle déception ! Voilà pourquoi il fit les Gueux.

Gueux de Béranger (1828), pièce en cinq actes, de MM. Charles Duponty et Jules Moineaux, représentée, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 29 août 1855. Les gueux de la chanson sont gueux de naissance; ils le sont toute leur vie, sans vouloir changer de position, et s'appellent indifféremment Homère ou Diogène. « Une besace, un bâton », telle est leur richesse. Ceux de la pièce savent, en définitive, que d'honnêtes ouvriers pauvres et de jeunes artistes en herbe, qui commencent par la misère, pourront bien, plus tard, avoir pignon sur rue. Ils vivent, il est vrai, de pain sec, d'amour et d'un clair, sans en être plus tristes; mais ce ne sont pas les gueux de Béranger promis par le titre. A cela près, ils s'aiment entre eux; ils croient d'abord avoir fait fortune, grâce à un héritage, et le père Vincent, le plus braves hommes de la troupe, ne peut se garantir de cette soudaine ivresse qui rend les parvenus si impertinents et si ridicules; puis, tombé de ses rêves dorés, il retourne gaie à sa pauvreté. La modestie Valentine se désole pour sa part, car elle craint que Lucien, devenu riche, ne l'aime plus, ne veuille plus d'elle pour sa femme. Elle le craint d'autant plus, qu'un certain Debauché, un vilain gueux, celui qui a toutes sortes de moyens pour forcer Lucien à épouser sa fille lui. Heureusement, un violoniste aveugle, qui voit plus clair que tout le monde dans les hommes, a traversé toutes les misères, et l'a reconnu au son de sa voix pour un échappé du bagne. Ainsi qu'il est permis de s'en convaincre par cette rapide analyse, les Gueux de Béranger n'offrent rien de bien nouveau.

Gueux (1828), chanson de Béranger. Que les gueux soient les gens heureux, la proposition est des plus discutables; et nous sommes fondés à croire que le poète n'a pas songé à faire voter ses héros sur cette question. Il est probable que les gueux heureux à travers les mirages des pittoresques créations de Calot; car, s'il eût pensé aux véritables gueux de Paris, gué de toute sorte, qu'il lui eût donné de condoyer chaque jour le de de la chanson n'eût pas été si joyeux. C'est possible qu'on puisse manger sans napper et dormir sur la paille, mais encore faut-il avoir le nécessaire pour payer son pain et acheter la paille de rebut. Quant à l'Amour qui vient rêre à la Pavurée sur le grabat, ceci est du ressort du fantastique et n'a rien que dans les mansardes enchantées de la poésie. Pas d'argent, pas d'amour, voilà la réalité, même et surtout chez les gueux. Demandez plutôt aux princesses de la cascade du bois de Boulogne. Si les gueux, leurs premiers amants, eussent pu leur acheter robes, la vie à grandes guides leur eût été lettre morte.

Allegro.

RETRAIT. Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux, ils s'aiment entr'eux,
Vi-vent les gueux! Des gueux chan-

... tous la lou-an-ge; Que de gueux
hommes de bien! Il faut qu'en-an-

l'esprit venge l'honnête homme qui n'a rien! Les

DEUXIÈME COUPLÉ.

Où, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté;
En atteste l'évangile,
Pau atteste na gaité.

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux
Ils s'aiment entr'eux,
Vi-vent les gueux!

le premier, le plus célèbre des chroniqueurs nationaux, d'autres à des légendes, quelques-unes enfin à l'histoire sainte, mais interprétées d'une curieuse manière. C'est ainsi que, dans les Trois miracles, il représente, sous le nom de Paul amoureux de Marie-Madeleine, Guevara étant un poète de verve et d'imagination. Ses comédies, pleines de sel et de traits piquants, ont des caractères toujours originaux, bien tracés. Parmi les pièces qui nous restent de lui et qui ont été publiées dans la Flor de mejores doce comedias, dans les Comedias las escogidas, nous citerons: l'Empire après la mort, la Lune de la Sierra, le Poète à Ocaña,

TROISIÈME COUPLÉ.

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère ?
Un bâton, un chapeau et son nom.

LES GUEUX, etc.

QUATRIÈME COUPLÉ.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le sommeil qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

LES GUEUX, etc.

CINQUIÈME COUPLÉ.

Du faste qui vous étourne
L'exil puni plus d'un grand.
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

LES GUEUX, etc.

SIXIÈME COUPLÉ.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans napper;
Sur la paille on peut dormir.

LES GUEUX, etc.

SEPTIÈME COUPLÉ.

Quel dieu se plat et s'agite
Sur ce grabat qui fleurit.
C'est l'Amour qui rent visite
A la Pavurée qui rit.

LES GUEUX, etc.

HUITIÈME COUPLÉ.

L'amitié que ton regrette
N'a point quitté ces climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats!

LES GUEUX, etc.

GUEVARA (Antoine de), historien espagnol, français, né vers 1490, mort en 1545. Il suivit Charles-Quint en Italie et fut successivement prédicateur de la cour, historiographe impérial, évêque de Cadix, etc. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont la réputation a bien pâli. Les principaux sont: *Marc-Aurèle* (Valladolid, 1529, in-fol.), sorte de roman dans le genre de la *Cypriote*, qui eut un grand succès et fut traduit dans plusieurs langues, notamment en français, sous le titre de *Livre d'or de Marc-Aurèle* (1531), et de *L'Histoire des princes* (1540): c'est dans une version de cet ouvrage que La Fontaine a trouvé le sujet de sa fable du *Payan du Danube; Epîtres familières* (Valladolid, 1539, in-8°), trad. en français sous le titre beaucoup trop flatteur de *Lettres dorées*; ces lettres sont de purs fictions ou des morceaux de rhétorique; on y trouve cependant l'histoire de la révolte des communes espagnoles contre Charles-Quint, etc.; *l'Oratoire des Religieuses* (Valladolid, 1543), trad. en français par Dany (1582); *le Mont Coelivre* (Salamanque, 1543); *des Opuscules publiés à Valladolid* (1559, in-fol.). Au XVIII^e siècle, on a publié en quatre langues (latin, italien, français et allemand) *l'Esprit de D. Antoine Guevara*, en 400 maximes et traits d'histoire choisies dans ses Lettres et dissertations (Francfort-sur-le-Mein, 1780, in-8°). Guevara fut un grand dévot, digne, d'un bon cœur, mais ne parvint pas à justifier. Il a laissé sur la peinture des *Commentaires* estimés, qui ont été publiés à Madrid (1788, in-8°).

GUEVARA (Louis VELAZ DE), poète dramatique et romancier espagnol, né à Eciza (Aragon) en 1570, mort à Madrid en 1644. On a peu de détails sur sa vie. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il vint fort jeune se fixer à Madrid, où il exerça la profession d'avocat. Spirituel et gai, au point de ne pouvoir s'empêcher de plaisanter, même dans les affaires les plus graves, il plut par ses facettes au roi Philippe IV, qui l'engagea à composer des comédies. Il l'accueillit toujours avec une grande faveur. On se souvient encore de ses bons mots, qui sont comme passés en proverbes en Espagne. Louis Guevara avait pour les femmes une passion effrénée, que ni l'âge ni les maladies ne purent corriger. Il avait écrit, dit-on, plus de 400 pièces de théâtre, dont un petit nombre seulement se sont conservées et sont parvenues jusqu'à nous. Les autres étaient en partie des œuvres chroniques nationales, d'autres à des légendes, quelques-unes enfin à l'histoire sainte, mais interprétées d'une curieuse manière. C'est ainsi que, dans les *Trois miracles*, il représente, sous le nom de Paul amoureux de Marie-Madeleine, Guevara étant un poète de verve et d'imagination. Ses comédies, pleines de sel et de traits piquants, ont des caractères toujours originaux, bien tracés. Parmi les pièces qui nous restent de lui et qui ont été publiées dans la *Flor de mejores doce comedias*, dans les *Comedias las escogidas*, nous citerons: *l'Empire après la mort*, *la Lune de la Sierra*, *le Poète à Ocaña*,

et particulièrement l'œuvre qui a pour titre : *Mas pesa el rey que la sangre* (Plus importe le roi que le sang). Cette pièce, dont le succès fut éclatant, reproduit avec une vérité frappante, parfois admirable, la rudesse féroce, le sentiment exalté de fidélité au roi dont fit preuve Perez de Guzman, lorsqu'il aimait mieux abandonner son fils à une mort certaine que de livrer la ville de Tarifa à l'infant don Juan, révolté contre le roi don Sauche. Mais de toutes ses productions, celle qui a le plus contribué à maintenir la réputation de Guevara, c'est son ingénieuse fiction romanesque et satirique *El Diablo cojeado, novela de la otra vida* (Madrid, 1641, in-4°), popularisée en France par Le Sage, qui l'a librement imitée dans son *Diablo boiteux*.

GUEVEI s. m. (ghé-vé). Mamm. Nom vulgaire d'une espèce d'antilope. On écrit aussi GHEVEU.

— Encycl. Le guevei est la plus petite espèce d'antilope; son volume ne dépasse guère celui d'un lièvre. Son pelage est d'un brun foncé, avec le front noirâtre et une ligne fauve de chaque côté. Cet animal a un petit muflon, avec une fosse sous chaque oeil. Le mâle a deux cornes noires coniques, lisses, et se termine en un crochet; on l'appelle quelquefois *chevrotain du Cap* ou *cel des chevrotains*. On le dit si lesté qu'il peut s'élever à une hauteur de mètres, ce qui paraît au moins exagéré. On lui fait les mêmes honneurs que sa chair, qui est excellente à manger.

GUEVIN s. f. (ghé-vin — de Guevin, n. pr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des protéacées, dont l'espèce type est originaire du Chili.

GUEYON (comte Louis-Henri de), marin français, né en 1809. Enseigne de vaisseau en 1830, lieutenant en 1835, il se distingua à l'affaire de Saint-Jean-d'Ulloa, à la suite de laquelle il reçut le grade de capitaine de corvette, fit ensuite une campagne en Océanie, devint capitaine de vaisseau en 1847, puis contre-amiral en 1854. Le comte de Gueydon quitta alors le gouvernement de la Martinique pour aller commander le commandant de Cherbourg, fut désigné par M. Thiers pour inaugurer les fonctions de gouverneur général civil de l'Algérie (29 mars 1871). Il alla visiter son poste dans les circonstances les plus difficiles, car une insurrection féroce venait d'éclater, et notre colonie se trouvait en ce moment entièrement dépourvue de troupes. Malgré la promptitude des mesures, le moment n'eût pu empêcher un assez grand nombre de colons d'être massacrés par les Arabes, et le mauvais vouloir avéré des chefs militaires chargés d'effectuer le moment même l'insurrection ne contribua pas peu à paralyser la répression. Tout en s'occupant activement d'épaissir le soulèvement, ce qu'il ne parvint à faire qu'à l'expiration de son mandat, le comte de Gueydon général se mit à l'œuvre pour substituer en Algérie le régime civil au régime militaire. Dans ce but, il créa un comité consultatif de colonisation (29 juillet 1871), supprima les bureaux arabes (11 septembre), réorganisa l'administration de la grande Kabylie, y créa des circonscriptions cantonales, etc. Si, dans l'exercice de ses difficiles fonctions, l'amiral de Gueydon s'est montré en général plein de bonne volonté, il n'en est pas moins vrai que tout souvenant l'arbitraire et l'inconséquence ont caractérisé son administration. Très-attache à l'ordre, il fut le gardien rigoureux de la fondation des jésuites en Algérie, et on l'a vu entrer en lutte avec les conseils généraux de la colonie pour avoir voulu contraindre des communes à recevoir malgré elles à l'enseignement congréganiste.

GUEYDON (Alexandre-Marius), littérateur français. V. GUYON.

GUEYARD (Louis), chanteur français, né à Chapponna, petit village de l'Isère, le 10 août 1824, de modestes cultivateurs. Il fut initié, dès l'âge de huit ans, aux mystères de la campagne. Il reçut d'abord les leçons de Rozet, chef d'orchestre du Grand-Théâtre lyonnais, et entra, en 1845, au Conservatoire de Paris, dans la classe de son professeur. Deux seconds prix remportés aux concours de 1847, mais particulièrement la bonne amitié de Levasseur, le firent admettre à l'Opéra, y débuta, sous le nom de Robert le diable. C'était bien de l'audace. Le public, quoiqu'un peu troublé dans ses habitudes par cette voix encore verte, applaudit cependant de bon cœur, qui ne tarda pas à remporter un succès de bon aloi dans *Jeune la folle*. Puis le rôle de Philippe le Beau, qu'il créa avec une ampleur remarquable, lui conquit de chaudes sympathies. Enfin, l'Opéra monta le *Prophète*, et M. Guéy-

GUFFROY (Armand-Benoît-Joseph), conventionnel, né près d'Arras en 1740, mort en 1800. Avocat à Arras, il embrassa la cause de la Révolution avec un empressement qui parut sincère, publiâ divers écrits politiques et fut élu juge de paix dans sa ville, puis député du Pas-de-Calais à la Convention nationale. Il prit place à la Montagne, vota la mort du roi, sans appel ni sursis, et commença en juillet 1793 la publication d'un journal qui initia bizarrement le *Rouffif*; c'était l'inauguration de son nom de *Guffroy*. Cette feuille, aujourd'hui fort rare, parut jusqu'en 9 prairial en 1150 numéros. Elle était d'un cynisme qui dépassait le *Père Duchesne*, et, de plus, rédigée sans aucun esprit; avec une grossièreté et une affectation de violence qui faisaient penser à quelques-uns qu'il pouvait y avoir une manœuvre royaliste derrière ces grimaces de frénésie. Nous demandons la permission à nos lecteurs de citer ici quelques exemples de passages de ces dégoûtantes élocutions :

«... Donnons-moi la main, priez Duchesne, comme toi, je foudrai en déroute tous les trépieds chats qui nous égratignent, tous les tigres qui font la chaumière. Ma gurie est hors d'attente; je te prévins qu'elle est bougrement plus haute et plus solide que tous les tréons.

« Abaitons tous les nobles! tant pis pour les bons, s'il y en a.

« La Convention nationale a besoin d'une nouvelle dose d'émetique; il faut la frapper vite et dur.

« Commerce et accaparements sont synonymes.

« Que la guillotine soit en permanence dans toute la République; la France aura assez de 5 millions d'habitants.

« Les complices de cette gouge (Charlotte Corday) n'ont pas été tous rasés comme elle; ils le seront, pas vrai, Charlot (le bourreau)? C'est en ce moment que tout doit se faire maison, dans chaque rue, des argus patriotes...»

«... Allons, vite, allons que la guillotine soit en permanence dans toute la République. Tribunaux, à l'ouvrage... Le Tour-du-Pin est pris; Altier, ci-devant prêtre, est pris; 28,000 Marseillais, républicains à la Barbaille, sont pris. Eh bien! vite ma recette! Allons, dans guillotine, rasez de près tous ces ennemis de la patrie. Allons, allons! pas tant de contes! Tête au sac!...»

Ces extravagances mêmes, si bien faites pour déshonorer la République, avaient rendu Guffroy suspect à un grand nombre de patriotes. On l'accusa d'entretenir des liaisons avec l'ex-marquis de Trévant et autres émigrés et dénonça son journal à la Convention; mais, au milieu des événements, cette affaire particulière n'eut pas de suite. Guffroy avait été membre de la commission chargée d'inventorier les papiers de Louis XVI, et le bruit courut qu'il avait profité de cette position pour faire disparaître les pièces qui auraient prouvé sa vénalité et sa complicité avec la faction de la cour. Quoiqu'il en soit, il fut sauvé par le mépris qui lui était fait.

Après le 9 thermidor, ce faux montagnard et ce méprisable intrigant se retourna avec violence contre la Montagne et les patriotes. Il devint un des réacteurs de la thermidorienne les plus furieux. Il dénonça Joseph Lebon, son compatriote et son ancien ami, et ne cessa depuis de calomnier, d'attaquer et de dénigrer l'ancien officier, en disant que le chercheur du message, arriva la nuit en cet endroit, et ayant vu sortir de terre une grande flamme, construisit à cet emplacement, d'après les ordres de son maître, un prieuré ou temple du feu. La construction de la ville ne tarda pas à suivre. Le temple du feu de Chiz était un des plus célèbres de la Perse, et il était pour les Guebres l'objet d'une grande vénération.

GUÉZO, roi de Dahomey, prédécesseur du roi actuel (1807 à 1856). Second fils de Winhouehou, roi de Dahomey de 1789 à 1806, il renversa son frère aîné à l'aide de la troupe d'ammazons qui forme la garde particulière des souverains de ce royaume, et s'empara du pouvoir. Les seuls faits importants de son règne sont une expédition malheureuse dirigée contre un petit État voisin, dont la capitale est Abéokout, expédition dans laquelle périrent un grand nombre des amazones, et un traité de commerce conclu avec les Anglais. Guézo, qui s'était montré favorable aux Européens, avait confié au commandant Protet un de ses fils pour être élevé en France, est mort de la petite vérole en 1838. Son fils aîné, Gétéli, lui a succédé; il a signé avec nous un traité de commerce et de l'horrible fête des Coutumes.

GUFFENS (Godefroy), peintre belge, né à Hasselt (Limbourg) vers 1803. Il fit ses études artistiques sous la direction de Nicaise de Keyser. Il a habité Bruxelles, puis s'est fixé à Anvers. Depuis 1851, il a exposé de nombreux tableaux, parmi lesquels nous citerons: *l'Affranchissement de la commune de Hasselt; Episode de la destruction de Pompéi; Païsant et bouquetière; Banché de Pâques; l'Hymen mystique; Julie et sa mère; Lucrèce; Jeanne la folle*. Puis le rôle de Philippe le Beau, qu'il créa avec une ampleur remarquable, lui conquit de chaudes sympathies. Enfin, l'Opéra monta le *Prophète*, et M. Guéy-

GUGLIelmi (Pietro), mathématicien et hydraulicien italien, né à Bologne en 1655, mort à Padoue en 1710. Il étudia concurremment la médecine et les mathématiques, qu'il professa successivement à Bologne et à Padoue. Il publia un assez grand nombre d'ouvrages de mathématiques, de médecine, d'astronomie et d'hydrostatique. Il fut tour à tour employé par le pape, Venise et plusieurs cités d'Italie à l'exécution de divers travaux d'hydraulique. On cite surtout les levées qu'il fit au Pô, au-dessous de Plaisance. Son ouvrage le plus remarquable est le *Traité de la nature des fleuves* (en italien, 1697). Ses travaux comme hydraulicien furent récompensés dans sa ville natale par la création en sa faveur d'une chaire d'hydraulique; mais il l'abandonna bientôt pour se consacrer à l'étude de la médecine. Il était associé de l'Académie des sciences de Paris.

Voici la liste des principaux ouvrages de Guglielmi : *Aquarum Aestuantium mensurae* (Bologne, 1690, 2 vol. in-4°); *De sanguinis natura et constitutione* (Vénise, 1700, 2 vol. in-8°); *Pro theoria medica adversus empiricam sectam praefatio habita Patavii, dum a mathematicarum scientiarum cathedra ad primae theoriae medicinae cattedram fecit* (Venise, 1702, in-8°); *De salibus dissertatio epistolaris physico-medico-mechanica* (Venise, 1702, in-8°); *De usu mathematicum in medica arte* (Venise, 1707, in-8°); *Exercitatio de licentia vitii correctione et usu ad studeandam et inquirendam morborum naturam* (Padoue, 1807, in-8°); *De principio sulfuris dissertationes* (Venise, 1710); enfin, plusieurs écrits sur l'astronomie et les mathématiques.

GUGLIEMO DE BERGAMO, architecte italien. V. BERGAMASCO (Guglielmo).

GUGLIONESI, ville d'Italie, prov. de Saonno, à 13 kilom. N. de Marino; 3,000 hab.

GURR s. m. (gur). Géol. Terres chargées de matières métalliques, et entraînées par les eaux à travers de longues années à Londres, à Dresde, à Brunswick (1763-1777). Pendant cette période, il écrivit, au milieu d'une foule d'autres ouvrages oubliés; *l'Ynganno amoro*, la *Donna scultora*; *Orfeo* (Londres, 1769); *Il carnevale di Venezia* (Londres, 1770); *desorte*; *Il viaggiatori ridicoli* (1772); un de ses chefs-d'œuvre; la *Frascatana, Miravanti, Don Pappiro*, etc. Quant au revêt à Naples en 1777, sa renommée avait déjà; il trouva Paisiello et Cimaraos nos incontestés de la scène lyrique, et fut modifier sa manière pour suivre le courant. Il rajouta son style et cinq autres années à l'Allemagne, et Guhr s'en proliça pour se produire avec succès en qualité de compositeur et de virtuose. Devenu l'époux de Mile Eppe, cantatrice du théâtre de Nuremberg, il accepta la direction de l'orchestre du théâtre de Wiesbaden, puis exerça successivement les mêmes fonctions à Cassel et à Francfort.

En Italie, il est le plus connu en Allemagne comme compositeur et comme violoniste. Ses opéras, *Théodore Feodota, Sigmar, Aladin*, etc., ont été très-favorablement accueillis par les Français. Comme violoniste, il s'attacha d'abord à reproduire les qualités de Rodé et voulut ensuite, après l'audition de Paganini, s'assimiler quelques-uns des procédés de ce maître, tentative dans laquelle il réussit à reproduire les qualités de ce maître, entre autres morceaux pour violon, un concerto, intitulé : *Souvenir de Paganini*. Il a aussi écrit quelques œuvres pour le piano.

GUHRAUER (Gottschalk-Edouard), écrivain allemand, né à Boganow, duché de Posen, et mort à Breslau en 1854. Après avoir étudié la philosophie et la philologie à Berlin, il prit le grade de docteur, devint ensuite professeur à Cologne (1836-1837), puis se rendit à Paris, où il séjourna deux ans et s'occupa principalement de recherches sur les œuvres de Leibnitz. Il publia à cette époque, dans les *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie des sciences morales et politiques, un *Mémoire sur le projet de Leibnitz relatif à l'expédition d'Egypte proposée à Louis XIV en 1678*. De retour en Allemagne, il alla habiter Breslau, où il occupa une place de conservateur à la bibliothèque (1841) et devint professeur extraordinaire d'histoire littéraire (1843). Guhrauer a publié : *Ouvrages allemands de Leibnitz* (Berlin, 1838-1840, 2 vol.); *l'Éclaircissement de couleurs par l'oxyde de manganèse* dans celles du sujet le sont elles-mêmes.

Le *gu* était bien connu dans l'antiquité. Theophraste en parle sous le nom d'*izia*. Ovide et Pline l'ont mentionné. Plusieurs commentateurs ont cru retrouver le *gu* dans le rameau d'or que la sibylle orlono à Enée de recueillir dans une forêt touffue, pour pouvoir pénétrer dans les enfers, opinion d'autant plus admissible que le *gu*, en vieillissant, prend une teinte jaune. Le *gu* ne serait-il pas aussi le rameau toujours vert de la légende rappelée dans l'opéra de *Robert le Diable*?

Mais c'est surtout chez les Gaulois que le *gu* avait acquis une haute réputation. V. URUB.

Le *gu* passait, en effet, pour une panacée, et l'on ne se contentait pas de le prendre comme remède : on en ornait les murs des temples et des habitations; on mettait la poudre de ses feuilles dans des sachets, que l'on portait suspendus au cou en guise d'amulettes. C'est là, sans doute, qu'il faut chercher l'origine de la haute réputation dont le *gu* jouit autrefois. Les Gaulois en avaient fait une conserve jusqu'à nos jours dans un grand nombre de localités, avec certaines coutumes ou traditions superstitieuses, qui sont conservées dans les pays de la Bretagne. Ajoutons que dans certains pays, on suspend encore le *gu* au cou des enfants pour les préserver des maléfices; on en fait des chapeliers qu'on croit sacrés, contre l'épilepsie; enfin, les qualités merveilleuses qu'on lui prête lui ont fait quelquefois donner le nom de bois de la sainte croix. On attribue surtout de grandes vertus à celui qui a été recueilli dans la croissant de la lune d'août, et qui tient encore à un morceau de bois de chêne, bien que, dans d'autres localités, les paysans n'ontent, par superstition, le recueillir sur cet arbre.

Le *gu* n'est pas susceptible d'être cultivé.

GUFFROY (Armand-Benoît-Joseph), conventionnel, né près d'Arras en 1740, mort en 1800. Avocat à Arras, il embrassa la cause de la Révolution avec un empressement qui parut sincère, publiâ divers écrits politiques et fut élu juge de paix dans sa ville, puis député du Pas-de-Calais à la Convention nationale. Il prit place à la Montagne, vota la mort du roi, sans appel ni sursis, et commença en juillet 1793 la publication d'un journal qui initia bizarrement le *Rouffif*; c'était l'inauguration de son nom de *Guffroy*. Cette feuille, aujourd'hui fort rare, parut jusqu'en 9 prairial en 1150 numéros. Elle était d'un cynisme qui dépassait le *Père Duchesne*, et, de plus, rédigée sans aucun esprit; avec une grossièreté et une affectation de violence qui faisaient penser à quelques-uns qu'il pouvait y avoir une manœuvre royaliste derrière ces grimaces de frénésie. Nous demandons la permission à nos lecteurs de citer ici quelques exemples de passages de ces dégoûtantes élocutions :

«... Donnons-moi la main, priez Duchesne, comme toi, je foudrai en déroute tous les trépieds chats qui nous égratignent, tous les tigres qui font la chaumière. Ma gurie est hors d'attente; je te prévins qu'elle est bougrement plus haute et plus solide que tous les tréons.

« Abaitons tous les nobles! tant pis pour les bons, s'il y en a.

« La Convention nationale a besoin d'une nouvelle dose d'émetique; il faut la frapper vite et dur.

« Commerce et accaparements sont synonymes.

« Que la guillotine soit en permanence dans toute la République; la France aura assez de 5 millions d'habitants.

« Les complices de cette gouge (Charlotte Corday) n'ont pas été tous rasés comme elle; ils le seront, pas vrai, Charlot (le bourreau)? C'est en ce moment que tout doit se faire maison, dans chaque rue, des argus patriotes...»

«... Allons, vite, allons que la guillotine soit en permanence dans toute la République. Tribunaux, à l'ouvrage... Le Tour-du-Pin est pris; Altier, ci-devant prêtre, est pris; 28,000 Marseillais, républicains à la Barbaille, sont pris. Eh bien! vite ma recette! Allons, dans guillotine, rasez de près tous ces ennemis de la patrie. Allons, allons! pas tant de contes! Tête au sac!...»

Ces extravagances mêmes, si bien faites pour déshonorer la République, avaient rendu Guffroy suspect à un grand nombre de patriotes. On l'accusa d'entretenir des liaisons avec l'ex-marquis de Trévant et autres émigrés et dénonça son journal à la Convention; mais, au milieu des événements, cette affaire particulière n'eut pas de suite. Guffroy avait été membre de la commission chargée d'inventorier les papiers de Louis XVI, et le bruit courut qu'il avait profité de cette position pour faire disparaître les pièces qui auraient prouvé sa vénalité et sa complicité avec la faction de la cour. Quoiqu'il en soit, il fut sauvé par le mépris qui lui était fait.

Après le 9 thermidor, ce faux montagnard et ce méprisable intrigant se retourna avec violence contre la Montagne et les patriotes. Il devint un des réacteurs de la thermidorienne les plus furieux. Il dénonça Joseph Lebon, son compatriote et son ancien ami, et ne cessa depuis de calomnier, d'attaquer et de dénigrer l'ancien officier, en disant que le chercheur du message, arriva la nuit en cet endroit, et ayant vu sortir de terre une grande flamme, construisit à cet emplacement, d'après les ordres de son maître, un prieuré ou temple du feu. La construction de la ville ne tarda pas à suivre. Le temple du feu de Chiz était un des plus célèbres de la Perse, et il était pour les Guebres l'objet d'une grande vénération.

GUÉZO, roi de Dahomey, prédécesseur du roi actuel (1807 à 1856). Second fils de Winhouehou, roi de Dahomey de 1789 à 1806, il renversa son frère aîné à l'aide de la troupe d'ammazons qui forme la garde particulière des souverains de ce royaume, et s'empara du pouvoir. Les seuls faits importants de son règne sont une expédition malheureuse dirigée contre un petit État voisin, dont la capitale est Abéokout, expédition dans laquelle périrent un grand nombre des amazones, et un traité de commerce conclu avec les Anglais. Guézo, qui s'était montré favorable aux Européens, avait confié au commandant Protet un de ses fils pour être élevé en France, est mort de la petite vérole en 1838. Son fils aîné, Gétéli, lui a succédé; il a signé avec nous un traité de commerce et de l'horrible fête des Coutumes.

GUFFENS (Godefroy), peintre belge, né à Hasselt (Limbourg) vers 1803. Il fit ses études artistiques sous la direction de Nicaise de Keyser. Il a habité Bruxelles, puis s'est fixé à Anvers. Depuis 1851, il a exposé de nombreux tableaux, parmi lesquels nous citerons: *l'Affranchissement de la commune de Hasselt; Episode de la destruction de Pompéi; Païsant et bouquetière; Banché de Pâques; l'Hymen mystique; Julie et sa mère; Lucrèce; Jeanne la folle*. Puis le rôle de Philippe le Beau, qu'il créa avec une ampleur remarquable, lui conquit de chaudes sympathies. Enfin, l'Opéra monta le *Prophète*, et M. Guéy-

GUFFROY (Armand-Benoît-Joseph), conventionnel, né près d'Arras en 1740, mort en 1800. Avocat à Arras, il embrassa la cause de la Révolution avec un empressement qui parut sincère, publiâ divers écrits politiques et fut élu juge de paix dans sa ville, puis député du Pas-de-Calais à la Convention nationale. Il prit place à la Montagne, vota la mort du roi, sans appel ni sursis, et commença en juillet 1793 la publication d'un journal qui initia bizarrement le *Rouffif*; c'était l'inauguration de son nom de *Guffroy*. Cette feuille, aujourd'hui fort rare, parut jusqu'en 9 prairial en 1150 numéros. Elle était d'un cynisme qui dépassait le *Père Duchesne*, et, de plus, rédigée sans aucun esprit; avec une grossièreté et une affectation de violence qui faisaient penser à quelques-uns qu'il pouvait y avoir une manœuvre royaliste derrière ces grimaces de frénésie. Nous demandons la permission à nos lecteurs de citer ici quelques exemples de passages de ces dégoûtantes élocutions :

«... Donnons-moi la main, priez Duchesne, comme toi, je foudrai en déroute tous les trépieds chats qui nous égratignent, tous les tigres qui font la chaumière. Ma gurie est hors d'attente; je te prévins qu'elle est bougrement plus haute et plus solide que tous les tréons.

« Abaitons tous les nobles! tant pis pour les bons, s'il y en a.

« La Convention nationale a besoin d'une nouvelle dose d'émetique; il faut la frapper vite et dur.

« Commerce et accaparements sont synonymes.

« Que la guillotine soit en permanence dans toute la République; la France aura assez de 5 millions d'habitants.

« Les complices de cette gouge (Charlotte Corday) n'ont pas été tous rasés comme elle; ils le seront, pas vrai, Charlot (le bourreau)? C'est en ce moment que tout doit se faire maison, dans chaque rue, des argus patriotes...»

«... Allons, vite, allons que la guillotine soit en permanence dans toute la République. Tribunaux, à l'ouvrage... Le Tour-du-Pin est pris; Altier, ci-devant prêtre, est pris; 28,000 Marseillais, républicains à la Barbaille, sont pris. Eh bien! vite ma recette! Allons, dans guillotine, rasez de près tous ces ennemis de la patrie. Allons, allons! pas tant de contes! Tête au sac!...»

Ces extravagances mêmes, si bien faites pour déshonorer la République, avaient rendu Guffroy suspect à un grand nombre de patriotes. On l'accusa d'entretenir des liaisons avec l'ex-marquis de Trévant et autres émigrés et dénonça son journal à la Convention; mais, au milieu des événements, cette affaire particulière n'eut pas de suite. Guffroy avait été membre de la commission chargée d'inventorier les papiers de Louis XVI, et le bruit courut qu'il avait profité de cette position pour faire disparaître les pièces qui auraient prouvé sa vénalité et sa complicité avec la faction de la cour. Quoiqu'il en soit, il fut sauvé par le mépris qui lui était fait.

Après le 9 thermidor, ce faux montagnard et ce méprisable intrigant se retourna avec violence contre la Montagne et les patriotes. Il devint un des réacteurs de la thermidorienne les plus furieux. Il dénonça Joseph Lebon, son compatriote et son ancien ami, et ne cessa depuis de calomnier, d'attaquer et de dénigrer l'ancien officier, en disant que le chercheur du message, arriva la nuit en cet endroit, et ayant vu sortir de terre une grande flamme, construisit à cet emplacement, d'après les ordres de son maître, un prieuré ou temple du feu. La construction de la ville ne tarda pas à suivre. Le temple du feu de Chiz était un des plus célèbres de la Perse, et il était pour les Guebres l'objet d'une grande vénération.

GUÉZO, roi de Dahomey, prédécesseur du roi actuel (1807 à 1856). Second fils de Winhouehou, roi de Dahomey de 1789 à 1806, il renversa son frère aîné à l'aide de la troupe d'ammazons qui forme la garde particulière des souverains de ce royaume, et s'empara du pouvoir. Les seuls faits importants de son règne sont une expédition malheureuse dirigée contre un petit État voisin, dont la capitale est Abéokout, expédition dans laquelle périrent un grand nombre des amazones, et un traité de commerce conclu avec les Anglais. Guézo, qui s'était montré favorable aux Européens, avait confié au commandant Protet un de ses fils pour être élevé en France, est mort de la petite vérole en 1838. Son fils aîné, Gétéli, lui a succédé; il a signé avec nous un traité de commerce et de l'horrible fête des Coutumes.

GUFFENS (Godefroy), peintre belge, né à Hasselt (Limbourg) vers 1803. Il fit ses études artistiques sous la direction de Nicaise de Keyser. Il a habité Bruxelles, puis s'est fixé à Anvers. Depuis 1851, il a exposé de nombreux tableaux, parmi lesquels nous citerons: *l'Affranchissement de la commune de Hasselt; Episode de la destruction de Pompéi; Païsant et bouquetière; Banché de Pâques; l'Hymen mystique; Julie et sa mère; Lucrèce; Jeanne la folle*. Puis le rôle de Philippe le Beau, qu'il créa avec une ampleur remarquable, lui conquit de chaudes sympathies. Enfin, l'Opéra monta le *Prophète*, et M. Guéy-

GUFFROY (Armand-Benoît-Joseph), conventionnel, né près d'Arras en 1740, mort en 1800. Avocat à Arras, il embrassa la cause de la Révolution avec un empressement qui parut sincère, publiâ divers écrits politiques et fut élu juge de paix dans sa ville, puis député du Pas-de-Calais à la Convention nationale. Il prit place à la Montagne, vota la mort du roi, sans appel ni sursis, et commença en juillet 1793 la publication d'un journal qui initia bizarrement le *Rouffif*; c'était l'inauguration de son nom de *Guffroy*. Cette feuille, aujourd'hui fort rare, parut jusqu'en 9 prairial en 1150 numéros. Elle était d'un cynisme qui dépassait le *Père Duchesne*, et, de plus, rédigée sans aucun esprit; avec une grossièreté et une affectation de violence qui faisaient penser à quelques-uns qu'il pouvait y avoir une manœuvre royaliste derrière ces grimaces de frénésie. Nous demandons la permission à nos lecteurs de citer ici quelques exemples de passages de ces dégoûtantes